

S'appropriier les lieux publics

Sexuation, espace, écriture : La littérature québécoise en transformation, sous la direction de Louise Dupré, Jaap Lintvelt et Janet M. Paterson, Nota bene, « Littérature(s) », 487 p.

L'humour du sexe, le rire des filles, de Lucie Joubert, Triptyque, 191 p.

Agnès Conacher

Number 195, March–April 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19461ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Conacher, A. (2004). S'appropriier les lieux publics / *Sexuation, espace, écriture : La littérature québécoise en transformation*, sous la direction de Louise Dupré, Jaap Lintvelt et Janet M. Paterson, Nota bene, « Littérature(s) », 487 p. / *L'humour du sexe, le rire des filles*, de Lucie Joubert, Triptyque, 191 p. *Spirale*, (195), 37–37.

Tous droits réservés © Spirale, 2004

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

S'APPROPRIER LES LIEUX PUBLICS

SEXUATION, ESPACE, ÉCRITURE : LA LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE EN TRANSFORMATION

sous la direction de Louise Dupré, Jaap Lintvelt et Janet M. Paterson, Nota bene, « Littérature(s) », 487 p.

L'HUMOUR DU SEXE, LE RIRE DES FILLES de Lucie Joubert

Triptyque, 191 p.

C'EST SERAIT aujourd'hui un lieu commun de dire que la sexuation de l'espace a longtemps été l'affaire des hommes, jusqu'au point même de contrôler l'acte de pénétrer le corps de la femme. Soumis à la volonté des hommes, le corps des femmes était perçu comme un lieu clos, un espace vide. Mais est-ce qu'il serait trivial de dire que les femmes ont désormais reconquis non seulement leur propre espace, mais aussi investi les espaces traditionnellement masculins? Pas encore, comme le montrent *Sexuation, espace, écriture* et *L'humour du sexe*, deux textes qui feront date, car tout en prolongeant les études sur la sexuation — *gender studies* en anglais — ainsi que les études féministes, ils les renouvellent de façon fondamentale et originale. En effet, ces deux ouvrages examinent les transformations des représentations liées à la sexuation de l'espace, une dimension souvent ignorée. Ce faisant, ils laissent entrevoir que les nouvelles représentations de la relation à l'espace sexué permettent de penser un changement et promettent un lieu de vie et de pensée partagé plus équitablement entre hommes et femmes.

L'instabilité de l'espace sexué

La variété des approches et la multiplicité des points de vue, tout en posant un défi au lecteur, montrent que tous les textes réunis dans *Sexuation, espace, écriture* mettent en scène une littérature récente marquée par une dissolution des espaces traditionnels déterminés selon le genre sexuel : l'espace public aux hommes et le privé aux femmes. C'est sans doute depuis la Révolution tranquille que l'on peut parler d'une véritable dissolution de l'espace public au Québec et d'une érosion de l'espace privé, entraînant un brouillage complexe entre les deux : l'espace public interfère avec l'espace privé et vice-versa. Devenus mouvants, poreux, instables, les espaces se caractérisent en retour par une certaine fragilité. Ainsi, dans les chapitres écrits par Jaap Lintvelt et Gaëtan Brulotte, entre autres, on relève que l'espace privé, souvent perçu comme un espace protecteur par les hommes, mais étouffant pour les femmes, semble être devenu pour les premiers un lieu opprimant, et ceci probablement parce que l'intrusion de l'espace public dans le privé les empêche d'agir librement. En retour, l'espace public, qui était encore récemment perçu comme un lieu d'épanouissement, s'est transformé. Pour les hommes, il est

un lieu d'aliénation alors que pour les femmes, il peut être libérateur. Cette interchangeabilité peut faire penser au tableau de Bruegel, *Les Aveugles menant les aveugles* (1586), car elle met en scène une identité ayant perdu aujourd'hui ses repères fixes, n'ayant pas encore trouvé un espace, un lieu et donc une place qui ne soit plus exclusive mais partagée, et qui se cherche à tâtons, sans trop savoir où elle va, aveugle. Pour l'instant, comme la grande partie des articles réunis le montre, seule l'écriture, seul l'espace textuel, constitue une voie libératrice. C'est un peu comme si le passage à l'acte d'écrire créait à la fois la possibilité de faire le deuil de ces espaces qui, il n'y a pas si longtemps, permettaient de se retrouver et à la fois de construire un espace plus relationnel dans le texte.

Le troisième espace

C'est par l'écriture que les hommes et les femmes tentent de créer un espace où, pour emprunter les mots de François Paré, « la binarité épuisante » de l'espace traditionnel cède la place à « une indifférenciation identitaire plus ouverte et plus mouvante ». Cependant, indifférenciation doit être pris avec précaution car s'il peut signifier une identité indéterminée, il ne peut, pour les femmes, être ramené à l'invisibilité. Comme l'écrit très justement Louise Dupré à propos de *Entre raison et déraison* de France Théoret, pour la femme, il s'agit de donner à l'écriture une dimension corporelle, ce qui implique l'aménagement d'un espace entre la raison (le père) et l'irrationnel (la mère). Il s'agit donc de mettre en présence deux lieux qui ont du mal normalement à se rejoindre et ce faisant, reconnaître qu'entre les deux — enceinte domestique et place publique — « il y a clivage car c'est à partir de cette reconnaissance et de ses conséquences sur la langue que peut se dessiner un espace textuel d'où émerge le féminin ». Le pari consiste à « ne pas poser le féminin au départ de l'écriture, mais travailler le langage de telle sorte que le féminin apparaisse dans l'écriture », et on peut ajouter sur la scène humoriste, lieu où les femmes *stand-up comics* sont encore trop peu visibles.

L'humour au féminin : le dernier espace à conquérir ?

Qu'il y ait des femmes *stand-up comics*, que les femmes revendiquent un espace qui leur était jusqu'alors étranger, met bien en scène « leur

envie d'en finir avec une conception figée, aseptisée de la féminité » et révèle la nature subversive de l'entreprise. Comme le montre le texte décapant, élégant et tout à fait sérieux de Lucie Joubert, l'humour chez les femmes existe bel et bien : les femmes aiment rire et faire rire mais cet humour, qu'il soit de nature littéraire ou médiatique, n'a souvent rien de léger ni de frivole. Féroce, il inquiète et dérange. Ainsi « par rapport à un beau gars drôle, une fille pétard qui sort des lignes killer » demeure plus menaçante. D'autant plus menaçante, comme le souligne Lucie Joubert, que l'humour est « mis au service d'une cause, et que cette cause est la condition féminine ». Bref, les femmes *stand-up comics* se heurtent à un double standard : « le public juge la femme avant l'humoriste », un fait dont sont conscientes les femmes humoristes puisqu'elles s'arrêtent dans leurs blagues au-dessus de la ceinture et ne versent jamais dans un mauvais goût sexuel. Par rapport à l'humour médiatique, il semble qu'il soit plus facile pour les auteures de textes littéraires de se débrider et de se déchaîner, car lues en privé, elles savent aussi que leur public sera surtout féminin. Cependant, les choses changent puisque Lucie Joubert signale que les femmes se réapproprient petit à petit leur corps et qu'on commence à entendre des textes qui dévoilent, par exemple, le côté comique de la grossesse ou de l'accouchement. Est-ce un progrès? Pas vraiment, conclut l'essayiste, car pour une féministe, il est difficile de rire des blagues où les femmes se tournent contre elles-mêmes. C'est ainsi que le tableau d'Andrée Brochu sur la page couverture du livre a manifestement été choisi dans l'intention de choquer le lecteur afin qu'il se demande : « Qu'est-ce que le corps féminin peut bien avoir de marrant? » Le texte de Lucie Joubert attirera d'autant plus l'attention et sera d'autant plus important que viennent d'être publiés récemment deux textes sur le rire (*Histoire du rire et de la dérision*, Fayard, 2000, et *Du Rire*, Imago, 2003) qui, malgré leurs apparences de neutralité, mettent en scène l'invisibilité, l'absence des femmes, que ce soit en tant que théoriciennes du rire et de l'humour ou en tant que femmes humoristes. Aussi, on peut dire que *L'humour du sexe* de Lucie Joubert tout comme *Sexuation, espace, écriture* comblent l'un et l'autre un vide, tout en nous laissant entrevoir la possibilité d'un monde où l'espace sera moins sexué.

AGNÈS CONACHER